

Le frère Michel DEMAISON est prieur du Couvent Saint-Abraham, où vivait Christian Duquoc. Nous présentons ici le texte qu'il a lu lors de l'ouverture de la messe de funérailles.

## Michel DEMAISON

### Le secret d'une vie féconde

« (...) En toute mort humaine, il est question de l'unique Pâque du Christ. C'est vers lui que monte notre action de grâce pour tout ce que nous avons reçu, depuis des décennies, de la personne et du travail de notre frère. C'est le Christ que nous prions pour qu'il accorde la plénitude de sa vie à celui que nous avons tant de peine à reconnaître sous les traits de la mort. Lui qui fut, jusqu'à ses tout derniers jours, si vif, si attentif à saisir les reflets de la beauté sur cette terre, si réactif à la rumeur du monde selon qu'elle venait nourrir sa sourde angoisse devant le tragique ou sa gaieté devant les drôleries de l'existence ; lui qui était si prompt à s'indigner des propos infondés, complaisants ou convenus, qu'ils proviennent des médias ou de personnalités de la société et des Eglises, il ne lui fallut que trois jours pour avancer, dans un silence inhabituel, vers le face-à-face avec ce Dieu dont il avait tant parlé et écrit, avec assurance et perplexité à la fois ; trois jours pour laisser s'approcher Celui dont la rencontre ouvre sur une éternelle nouveauté qui ne cessera de le combler. Car Christian Duquoc ne redoutait rien tant que l'ennui, qui naît de la répétition, de la stagnation, du remplissage bavard et creux, et aussi des formalités académiques et ecclésiastiques.

Sa vie de religieux et de prêtre suit le tracé d'un sillon vers lequel convergent toutes les tâches qu'il s'est données, tous les engagements qu'il a pris. La ligne en est fixée au moment où il choisit de faire profession dans l'Ordre des Prêcheurs, en 1949. Cet axe sera le travail théologique. Mais ce qui le passionne,

c'est que la théologie soit relancée, fécondée, souvent défiée, par les courants philosophiques et culturels de la modernité. Le complément inséparable en sera donc la transmission, ou la prédication au sens large, à des destinataires sans exclusive. Le devoir de partager et de discuter est pour lui aussi important que l'investissement dans la recherche et l'écriture. D'ailleurs ses ouvrages sont le plus souvent construits comme des confrontations longuement argumentées avec des pensées différentes, à l'intérieur du christianisme et bien au delà de ses frontières.

Je n'insiste pas sur l'ampleur de son oeuvre théologique, sur son originalité et son retentissement (...). Je soulignerai seulement l'étonnante disponibilité de Christian à répondre aux nombreuses sollicitations venant des groupes les plus divers de pays francophones, venant d'organismes de colloques, de sessions, de débats publics, de rédacteurs de revue. Je ne citerai que *Lumière et Vie* où il a publié une soixantaine d'articles et qu'il a dirigée plusieurs années. Depuis toujours cette forme de transmission rapide et directe a complété celle des ouvrages de longue haleine. C'était le signe de sa volonté d'écrire au présent - ni à la mode du passé ni avec des prétentions de perpétuité -, de s'inscrire dans le présent de la vie du monde, de la vie de l'Eglise, de la vie des gens tout simplement, écoutant leurs perplexités, comprenant leurs requêtes et refusant les réponses simplistes.

Fidèle la ligne choisie et à des convictions tôt forgées, doté d'une grande acuité intellectuelle et d'un tempérament impulsif, Christian Duquoc a souvent pris, sur des problèmes théologiques et ecclésiastiques disputés, des positions novatrices, décalées par rapport à des discours classiques et à des pratiques routinières. Il tolérerait mal que des directives qualifiées par lui de bureaucratiques interviennent sur la réflexion théologique qu'il ne concevait pas amputée de sa distance critique. C'est un fait irrécusable dont ses écrits témoignent et qui a pu indisposer quelques responsables hiérarchiques, sans qu'il fût jamais, semble-t-il, sommé de s'expliquer sur sa doctrine. Sans doute est-ce cette image qui reste dans la mémoire de beaucoup.

Mais pour qu'elle ne trahisse pas la finesse de son esprit et la signification de son projet intellectuel, je voudrais y ajouter une touche qu'une fréquentation quotidienne de l'homme

m'autorise. Ses engagements de théologien, de dominicain, il les a conduits sous le signe d'une belle intrépidité, certes, mais aussi avec le souci de la plus grande objectivité possible ; je veux dire qu'il s'est toujours gardé des emballements émotionnels, du suivisme et des slogans, des divers modèles de prêt à penser et de langue de bois. Avant d'en parler, il lisait intégralement les documents officiels, qu'ils soient magistériels ou de moindre autorité, et il était souvent en désaccord avec la présentation lapidaire et partielle qu'on en fait dans la presse et ailleurs. Cette volonté sourcilleuse de ne pas se laisser déborder ou utiliser allait de pair avec le plaisir de lancer des pointes légèrement provocatrices, pas forcément dans le sens attendu, dont il guettait les effets par-dessus ses lunettes sur un auditoire pris à contre-pied.

La distance de Christian vis-à-vis des expressions non maîtrisées de la subjectivité s'est traduite, dans le domaine spirituel, par une extrême pudeur dans la confiance, et aussi par ses réserves, parfois excessives, sur la façon dont d'autres, laïcs ou religieux, vivent et communiquent cette dimension essentielle de la vie chrétienne. Mais il faut prendre avec humour, comme il nous y inviterait lui-même, ses appréciations globales sur ce qu'il appelait « la piété ». Au-delà d'une allergie au sentimentalisme en matière religieuse, j'y vois une attitude en cohérence avec un thème récurrent de sa théologie, celui de la discrétion. On sait la richesse de sa palette quand il applique ce mot au mystère de Dieu, à la présence du Christ en notre humanité, à l'action de l'Esprit Saint dans l'histoire. On peut l'étendre à l'expression de sa foi qui se réalisait sobrement, selon la tradition de l'Ordre, dans le cadre de la liturgie des heures et de l'eucharistie.

Il était pourtant, je crois, assez spirituel pour ne pas rabattre les exigences de la vie théologale sur celles du travail théologique, et qui sait si une tristesse enfouie ne l'habitait pas, de reconnaître qu'il n'était pas un saint ? La discrétion marquait aussi ses relations avec ses frères dominicains et sans doute plus généralement, sauf peut-être avec sa famille et quelques personnes proches. En tout cas, elle n'était pas de l'indifférence, car il savait montrer de l'attention, de la délicatesse et de la générosité ; ce n'était pas non plus un repli sur son quant-à-soi, tant il avait besoin de partager ses découvertes, ses indignations, son étonnement devant ce qui lui paraissait « inouï », pour reprendre un de ses mots familiers.

Quel est donc le secret d'une vie qui fut aussi féconde, sans jamais donner l'impression d'être totalement absorbée, aliénée, par le travail ? C'est sûrement le fruit de ses dons : une intelligence rapide, une aisance d'écriture, une facilité pour assimiler des lectures qui étaient comme des voyages ininterrompus à travers tous les continents de la culture... Mais, plus profondément, je chercherais la clé du côté d'une disposition intime, existentielle, qui était faite de détachement : il détruisait ses cours chaque année, n'accordait qu'une valeur périssable à ses écrits et tenait à distance ses états d'âme. Sain détachement, et en même temps engagement joyeux pour détecter, en une quête infatigable, ce qui s'offre à penser dans notre histoire énigmatique, et surtout ce qui s'offre à penser dans le phénomène chrétien qui ajoute le mystère à l'énigme.

Enfin, je ne crains pas d'avancer que la source cachée de ce détachement et de cet engagement n'est pas ailleurs que dans l'attachement du frère Christian à la personne de Jésus, que l'amour du Christ en qui il a mis sa foi, en qui il a cherché la vérité de son existence ici-bas, par qui il a réalisé sa part de liberté. Je m'aperçois que je n'ai pas encore écrit ce nom, liberté. Comment est-ce possible qu'il ne soit pas venu, ce mot si souvent associé à celui de Duquoc ? C'est possible parce que nous savons bien, comme lui le savait, que nous ne sommes vraiment libres que libérés par le Christ, le seul totalement libre, pleinement vivant. (...) »

**Michel DEMAISON**